

Les vers de Beckett

Opale Lavigne

Numéro 10, 2009

Viande

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/279ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

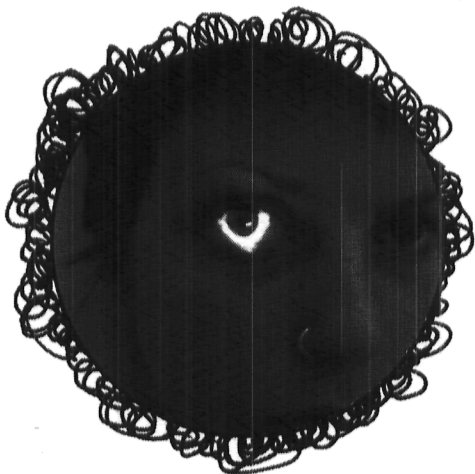
1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavigne, O. (2009). Les vers de Beckett. *Biscuit Chinois*, (10), 38–47.



Opale Lavigne

Toute jeune, à l'étage de la maison familiale, Opale a découvert une porte donnant sur un autre monde. L'air y était bon, les odeurs douces et l'ambiance tellement relaxante. *Shanti*. Depuis, elle pleure beaucoup. Ses larmes sont ses mots et la musique, toute sa vie.

les vers de beckett

On était étendus sur le dos, collés aux draps tellement on avait chaud. Et on souriait comme des innocents. Deux innocents qui viennent de faire l'amour comme des innocents, ça a exactement cette face-là. Quand je l'ai appelé en hystérique, c'était pour qu'il vienne ramasser ses maudites cochonneries et le mettre officiellement à la porte. Rien d'autre. Puis j'ai encore attendu et attendu en préparant mon repas. Avec lui, j'ai appris que l'attente était le truc le plus pénible qui soit. L'attente laisse beaucoup trop de place à la réflexion.

Mon steak était encore saignant lorsque la sonnette a retenti. J'ai eu l'impression étrange de l'avoir espéré toute ma vie et maintenant qu'il était là, je me disais qu'il aurait pu prendre plus de temps. Tellement habituée à patienter pour lui, j'ai oublié de me questionner sur mes motivations à l'attendre ainsi. Je dois être une éternelle insatisfaite. Ou bien c'est un con. Comme moi, parce qu'au moment où je lui ai ouvert la porte, j'avais la fourchette pointant dans sa direction, certes, mais tous les poils de mon corps aussi. Mes seins bouillaient, enrageant contre l'humanité, et je mouillais les lèvres sans arrêt. Il y avait

une énergie, un magnétisme intense entre nous. Il a souri. Il n'y a que lui pour m'étourdir de la sorte. Il le sait. Ses yeux se sont posés sur ma joue et sont tombés dans mon cou, mon cou, son cou, son cou, son cou...

On s'est sautés dessus et on s'est mélangés dans l'odeur de viande . *Un peu de gravy, mon amour ?* Sa peau rougis-sait et se dilatait au contact de ma bouche. Il s'ouvrait à moi, enfin. Ça se voyait qu'il avait eu peur de me perdre. J'avais été très, très méchante. Ma culpabilité me faisait l'aimer encore plus. Bien qu'en réalité il ne méritait rien de moins qu'un bon coup de pied au cul pour avoir été aussi nul comme amoureux, je regrettais ma réaction. Je l'avais quitté pour la sixième fois cette semaine et je revenais sur ma décision une fois de plus. Il n'était peut-être jamais là, mais je n'étais clairement pas toute là non plus. Cette histoire devenait ridicule. Je l'ai serré dans mes bras pour le rassurer, pour lui laisser savoir que malgré qu'il soit tout en moi, ce n'est jamais assez. Je l'aurais pris pour me l'enfoncer au complet dans le ventre, si j'avais pu. En petite boule sous mon nombril, je l'aurais porté, flatté, bercé, saigné, n'importe quoi. Je l'aurais gardé au chaud dans mon ventre pour toujours. Je peux fantasmer tant que j'en ai envie, mais jamais je ne lui aurais laissé savoir tout ce que j'éprouve. Il faut rassurer, mais pas trop. Sinon ça gâche tout. Sinon ils reprennent leurs vêtements, un par un, en se faufilant vers la sortie, les salauds, comme s'ils les avaient laissés là pour être bien sûrs de ne pas se perdre dans un recoin de notre amour cannibale.

En partant, il a claqué la porte. Sa peur a franchi le seuil et il lui emboîtait le pas. Il a peur de moi. Il souriait dans mon lit, mais ça ne l'a pas empêché de s'enfuir ensuite. Maudit innocent. Maudite innocente, aussi,

de l'accueillir les jambes grandes ouvertes. L'amour rend stupide.

Mon steak était refroidi – et moi donc – alors j'ai passé le reste de la soirée à me morfondre. À contempler le vide m'emplissant. À ne pas savoir comment me sentir. Puis j'ai décidé de tout sacrer ça aux vidanges : le souper, ses cochonneries, son amour à temps partiel et son foutre, collé dans le fond d'un mouchoir. Elle est romantique comme ça, notre belle histoire. Si ça se trouve, il attendra encore deux semaines avant de me rappeler. Il sera le dernier à savoir que lui et moi, c'est terminé. Fini. *Over.* Je n'ai plus envie de passer ma vie à brailler quand il n'est pas là, à le condamner quand il est là et à le quitter chaque fois qu'il part. Cette fois, c'est la bonne. Je suis prête. Ça lui apprendra à être lui.

Mes cours d'art dramatique ont servi, le lendemain au bureau. J'avais le sourire le plus impressionnant du monde étampé dans la face et je parlais de température sans cesse. Ça évite les questions personnelles et ça passe toujours bien, la météo. Il n'y avait rien pour ébranler mon humeur de salle de théâtre. J'ai souri toute la journée et le reste de la semaine aussi. Chaque matin, je me regardais dans le miroir et je me disais : Je suis de bonne humeur ! Et pas juste un peu ! Je vais être comme trop de bonne humeur pour le restant de mes jours et vous allez toujours l'avoir en pleine gueule, ça n'aura même pas d'allure ! Vous allez être malades tellement vous allez être surpris de me voir de bonne humeur de même ! Il fallait que la semaine vienne à terme; ma face craquait. Du moment où j'ai mis les pieds à la maison, j'ai perdu ma bouche quelque part dans l'entrée, après quoi tout le reste a suivi.

Je suis restée effondrée sur le carrelage un bon moment. Je sanglotais et poussais des cris de désespoir en m'imaginant être espionnée par un grand metteur en scène de qui je serais devenue la muse. Je jouais la détresse à la perfection. Mais ce n'était pas du théâtre, j'étais profondément triste. Complètement affligée. Je me demandais comment nous avions pu en arriver là. C'était une question classique. Nous étions beaucoup plus forts que tout ça, pourtant. Je me rendais compte que plus je me plaignais du fait qu'il n'était jamais là pour moi, plus j'oubliais l'essentiel. J'oubliais qu'on s'aimait. Je savais aussi, malgré toute la merde, qu'on avait encore quelque chose de très beau à vivre, mais qu'il valait mieux nous éloigner que de continuer à nous enfoncer ainsi. Malgré ce qu'il y avait au bout. Malgré que, finalement, c'était peut-être de passer à travers tout ça qui nous aurait sauvés.

Puis j'ai remarqué sa chemise traînant un peu hors de la poubelle. Ce n'était pas sa favorite; jamais il n'aurait laissé sa chemise favorite entre mes mains. Je n'avais pas retouché à mes ordures de la semaine et je n'y avais pas pensé non plus, trop occupée à me convaincre qu'il allait revenir avec le beau temps, mais mes humeurs fluctuent davantage que le ciel et sont bien moins prévisibles. Aucune chance qu'il ose me faire face. Je me suis donc approchée des ordures en faisant d'immenses gestes. Un beau théâtre dramatique rempli de larmes et tout en intensité. Un bras en avant, une contorsion, mon bassin frottait le carrelage en ondulant, la prestation était époustouflante. J'aurais voulu respirer sa chemise, me rappeler son cou, mais les ordures ne sentent jamais bon. C'était fort mieux ainsi, je sortirais juste le sac à l'extérieur en ne négligeant pas les grands gestes. Ça me tuait de l'aimer aussi fort et d'être torturée à ce point, mais je ne m'em-

pêcherais pas de jouer le grand jeu pour autant. Nulle raison n'est valable pour mal vivre.

La réaction du public me faisait peur, tout compte fait. Son absence était pire. D'un bond décidé et assez fort pour que même la rangée du fond m'entende, je me suis levée avec l'espoir d'en finir une fois pour toutes. À côté de la poubelle, j'ai eu une hésitation. Jeter le sac était symbolique. L'attente laissait beaucoup trop de place à la réflexion. Encore. Je devais agir rapidement. Une fois ma main posée sur le couvercle, tout s'est passé très vite, mais au ralenti. Il y a eu un coup de théâtre. Un vrai, cette fois. Un amas d'acteurs auditionnait sur mon vieux steak pourri d'amour. Ils étaient tous présents, orchestre et décors vivants compris. Entassés les uns sur les autres comme ça, sans gêne, dans mon appartement de la solitude. Sur le coup, par réflexe, j'ai laissé retomber le couvercle et avant même que le bruit ne fasse écho dans mes oreilles, je me berçais en petite boule à l'autre bout de l'appartement.

J'allais l'avoir sur la conscience, le maudit steak. Il me rappelait mon couple déficient et je me sentais mal pour toutes les vaches mortes pour une peine d'amour. Le poids du carnage des boucheries du monde entier pesait sur mes épaules. J'étais responsable de tout. S'il faisait beau, c'était ma faute; s'il pleuvait, c'était ma faute; s'il se sauvait de moi ou s'il avait peur, c'était parce qu'il pleuvait et c'était ma faute. Je m'écrasais sous une culpabilité que je m'inventais. Je savais tout ça insensé, mais je ne pouvais absolument rien faire sauf penser à tous ces vers gigotant dans ma poubelle. Je n'avais jamais eu peur des vers et voilà que j'étais traumatisée parce que j'en avais assez dans l'appartement pour refaire le casting de l'histoire de l'humanité au grand complet. Je savais que je

devais jeter ma poubelle en entier, tout simplement, avec mes intempéries d'humeurs par la même occasion, mais je savais encore mieux que je n'en ferais rien.

À un certain point de ma souffrance, je sombrais peu à peu vers la complaisance. Je ne sais plus combien de temps je suis restée là, à fixer ma poubelle pleine de vers. Deux jours, peut-être trois. C'était la tempête en dehors comme en dedans et chaque goutte qui tombait sur le carrelage résonnait si fort que j'en avais mal partout. J'entendais les acteurs de mon steak se remuer et se frotter les uns contre les autres. Ils commençaient à faire des plans pour sortir, j'en étais certaine. Je ne prenais alors plus le risque de bouger, de peur de manquer le grand spectacle. C'était facile de percevoir leurs moindres mouvements, comme si je les avais ressentis. Nous étions reliés, eux et moi, au point où je devenais eux pour ne plus être moi. Jouer le jeu ne suffisait plus. Jouer la détresse ne la rendait pas moins réelle. Les vers comprenaient tout, mieux que je ne pouvais le faire. Ils étaient là et vivaient pour moi, sans les grands gestes. J'espérais les entendre m'expliquer qui j'étais. Le soleil avait beau se lever ou se coucher, tomber du ciel ou éclater, je ne portais plus attention à rien autour de nous. Juste à la poubelle et à ce qu'il restait de ma personne, l'oreille toujours tendue au cas où des réponses viendraient.

Le silence de l'appartement arrêta le temps. J'espérais à l'infini, j'attendais toujours. Je voulais revenir en arrière et tout refaire différemment. Changer la météo et être toujours ensoleillée pour qu'il ait envie de me voir. Je voulais faire du théâtre tout le temps pour lui faire plaisir, mettre le plus beau des masques chaque jour. Mais la vie ne sera jamais aussi simple. Le rideau doit parfois tomber; le masque aussi. Je constatais que j'étais moi et

que ça ne changerait pas. Je comprenais pourquoi il avait peur. J'avais peur également. Au moins les vers étaient là, je n'étais plus seule maintenant.

Dans la poubelle, des bruits se faisaient entendre à nouveau. Je ne savais pas s'ils s'étaient arrêtés ou si je ne les percevais plus parce que j'étais perdue dans mes pensées, mais ils se faufilaient maintenant dans chaque recoin de mon corps. Des chuchotements. Ils voulaient sortir plus que jamais. Leurs murmures et eux, dans les ordures. Les vers créaient des mots qui entraient par mes oreilles et emplissaient tout mon corps. Je les sentais en moi, mais je n'arrivais pas à les comprendre. Ils s'entassaient et montaient à ma gorge. Ça allait déborder. J'allais être malade. L'appartement valsait. La tempête prenait des proportions burlesques, je me demandais si je ne sautais pas un plomb. Les vers voulaient sortir, leurs bruits devenaient chaotiques, leurs mots allaient déborder de moi. Il fallait que quelque chose se passe, je ne comprenais plus rien. Je n'avais probablement jamais rien compris, d'ailleurs.

Puis le rythme des chuchotements a changé. Je suis revenue à la réalité. Je les ai vus tomber sur le carrelage et ramper mollement vers moi. Plus ils approchaient et plus je me sentais attachée à eux. Je les attendais. J'avais enfin l'impression d'être réellement aimée. Ou comprise, ou désirée, ou complète, peut-être, je ne sais plus. En tout cas, j'étais juste bien, malgré ma tête qui tournait encore un peu. Puis enfin, lorsqu'ils m'ont tous encerclée, les vers ont cessé de bouger et leurs regards se sont posés sur moi. Le vide est revenu me hanter un instant, après quoi ils sont intervenus :

— *Dévoré le visage mis ainsi à nu les yeux enfin...*

Ils me regardaient tous et me parlaient. Des vers me parlaient, j'entendais leurs mots comme des échos, les mêmes étaient enfouis en moi, ils débordaient, mais je ne savais toujours pas ce qu'ils voulaient dire. J'aurais dû me douter que ça ne serait pas aussi facile.

— *...pouces sollicités s'ouvrent sans façon. Dans ces calmes déserts...*

— Quoi ?

— *...il promène les siens jusqu'à ce que les premiers ces derniers se ferment et que la tête lâchée retourne à sa vieille place. Lui-même à son tour au bout d'un temps impossible à chiffrer trouve enfin sa place et sa pose...*

— Vous récitez du Beckett ? Mais bordel, depuis quand les vers d'amour connaissent Beckett ?

— *...le noir se fait en même temps que la température se fixe dans le voisinage de zéro.*

— ...

— ...

— Vous avez fini ?

Ils avaient fini. Ensuite, je n'ai plus rien entendu. J'aurais pu leur demander n'importe quoi, mais je n'en avais plus besoin. Je savais. Ils sont rentrés dans les ordures, mine de rien. Comme si c'était parfaitement habituel de naître sur un steak pourri, puis de sortir de sa poubelle en récitant du *Dépeupleur* de Samuel Beckett devant un visage haché par le deuil.

J'avais raison, tout était de ma faute. Je savais, pourtant, que j'aurais mal, mais j'avais pris le risque. Celui d'être bien, un peu, puis de souffrir, beaucoup. Si c'était à refaire, probablement que je ne changerais rien. Après

tout, j'étais sûrement devenue folle, mais j'avais oublié mon amour, la température, le théâtre, et tout le reste. Épuisée, j'ai dormi des jours et des jours sans même me soucier de savoir s'il m'appellerait ou pas.